

White et Ouimet répondirent aux santés suivantes. M. Masson dit des paroles qui lui font honneur. Il demanda encore une fois l'union des partis parmi les Canadiens, ou plutôt l'abolition des partis, afin que tous travaillent d'accord aux intérêts communs de la province.

Après avoir bu une dernière rasade à la santé des Dames, les convives se levèrent, et bientôt leur cheval de fer et de feu les emportait à grande vitesse vers Montréal, où le convoi arriva vers dix heures du soir.

Nous avons emmené deux artistes avec nous, et nous espérons publier la semaine prochaine une gravure du dîner, accompagnée d'un portrait du rév. curé Labelle, que l'on a appelé le père du chemin de fer de colonisation du Nord.

M. BAYLE

Ce vénérable prêtre n'a guère eu de repos depuis le cinquantième anniversaire de sa prêtrise. Chaque jour a été témoin de quelque démonstration en son honneur. Lundi, le 9, 3,500 élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes, avec leurs 60 professeurs, sont venus rendre hommage au supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice. La veille, les congréganistes de l'Immaculée-Conception lui faisaient, dans la chapelle Saint-Joseph, sous la direction du Révd. M. Deschamps, une touchante réception, et lui présentaient une adresse accompagnée d'un magnifique bouquet. Mercredi, le principal et les élèves de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal lui offraient leurs félicitations. Ici, trois adresses furent lues : la première, en français, par Georges Desbarats, élève de deuxième année du cours polytechnique ; la seconde, en anglais, par Edw. Anderson, du cours commercial ; enfin, la troisième par le jeune fils du capitaine Labelle, élève du cours primaire. En même temps, le petit Edward Murphy, fils du commissaire, offrait à M. Bayle un superbe bouquet. La fête se termina par un morceau de musique exécuté par la bande de l'Académie.

G.-E. D.

NOS GRAVURES

Les Séminaires de la Montagne.

Les gravures que nous exposons sous ce titre : *Les Séminaires de la Montagne*, représentent le même site à près de deux cents ans de distance. Elles donnent un témoignage intéressant des changements opérés en ce pays en deux siècles.

Vers 1680, on avait recueilli un certain nombre d'Indiens à cet endroit de la montagne, situé au sud-ouest de la ville ; on avait bâti un abri, et M. de Belmont, supérieur de la maison de Saint-Sulpice de Montréal, avait fait construire une enceinte avec tours, remparts et meurtrières, pour mettre ce lieu de refuge, à l'abri d'un coup de main des tribus non encore soumise.

De tout ce travail, il reste seulement les deux tours de la façade ; il y en avait deux semblables à l'extrémité du clos. Tout autour des remparts, il y avait une galerie avec meurtrières, et le haut des tours était garni d'ouvertures pour surveiller les alentours du fort. L'intérieur était occupé de la manière suivante : sur le devant étaient élevés quelques constructions où se réfugiaient les familles sauvages en cas de danger ; plus loin, au-delà d'une autre enceinte et sur une terrasse qui subsiste encore, s'élevait la maison des prêtres et des serviteurs de la mission ; enfin, à l'extrémité, il y avait une petite chapelle qui est marquée sur différents plans, mais qui n'a peut-être pas été terminée, parce que l'occupation du pays s'étendant de plus en plus, on résolut de porter l'établissement plus au centre des populations sauvages, et elle fut enfin transférée au lac des Deux-Montagnes, où elle est restée depuis et où l'on trouve de si touchants souvenirs des efforts tentés pour conserver à la foi catholique les sauvages convertis.

Après avoir considéré l'ancien fort, qui mesurait environ 150 pieds de front sur 300 pieds de profondeur, on peut voir, dans le dessin suivant, l'état actuel du même site.

Le pays n'est plus abrupte et sauvage ;

il n'est plus sillonné par les bandes des guerriers infidèles ; le tomahawk n'est plus planté en signe de menace sur des rives ensanglantées ; il est remplacé par le signe du salut. Au lieu du petit fortin de M. de Belmont avec ses canons et ses pierriers, on voit se développer un immense édifice qui mesure 700 pieds de longueur sur sa façade principale ; enfin, à la place de quelques barbares recevant les premiers éléments de la doctrine, l'on peut voir cinq ou six cents étudiants appartenant aux nouveaux occupants de l'Amérique, et recevant l'éducation religieuse et supérieure.

C'est elle qui en fera des apôtres au milieu de ce monde nouveau, qui a tant besoin de joindre au développement des ressources matérielles, l'élément moral et spirituel, que la foi peut seule donner.

Les premières constructions que l'on voit en arrivant au Séminaire, sont consacrées aux jeunes élèves des classes inférieures des lettres ; ensuite viennent les classes plus avancées qui, avec les précédentes, composent ce qu'on appelle le petit Séminaire. Les classes des sciences et de philosophie occupent le centre où se trouve la chapelle principale, qui est richement ornée à l'intérieur. Enfin, l'extrémité est occupée par les étudiants en théologie, qui sont au nombre de deux cents environ et qui proviennent de plus de vingt diocèses de l'Amérique.

La construction est parfaite de développement, de disposition et de solidité ; elle revêtira encore un caractère de grandeur et de majesté, lorsque la chapelle centrale aura reçu sa décoration dans une façade, et un comble en rapport avec sa destination auguste et religieuse.

Les dispositions intérieures ont été faites avec beaucoup d'habileté et d'expérience ; les salles d'étude et d'exercice religieux sont très-amples ; les chambres des étudiants sont grandes et bien aérées ; enfin, toute cette immense construction est traversée par un vaste cloître intérieur répété à chacun des étages, qui est de la plus grande utilité pour l'aération, la communication et la promenade des élèves dans la mauvaise saison.

Nous n'oublierons pas certainement de mentionner la part que le Révd. Messire Bayle a prise à cette œuvre des Séminaires de la Montagne. Après avoir été professeur, il a été supérieur du petit Séminaire et ensuite du grand Séminaire ; c'est sous sa direction que se sont formés tant d'élèves qui, depuis plus de cinquante années, ont été reçus successivement dans cette pieuse maison, et remplissent maintenant les fonctions les plus importantes dans la vie religieuse et civile ; enfin, c'est à lui que l'on peut attribuer principalement l'établissement de cet immense édifice, où tout a été si bien prévu pour les intérêts spirituels de ce grand pays. Si M. de Belmont a attaché avec tant de pieux souvenirs son nom aux premières constructions de la montagne, le Révd. Messire Bayle aura aussi part dans le souvenir des catholiques de l'Amérique, pour le bien qu'il a assuré pour l'avenir dans un si vaste établissement. C'est un digne monument de sa piété, de son dévouement et de son zèle qui ne sera jamais méconnu et qui rappellera les cinquante années et plus, qu'il a consacrées au bien de la religion en ces contrées, où les premiers efforts pour implanter la foi ne remontent pas encore à trois siècles.

Les événements d'Orient.—On sait qu'une série de combats ont été livrés, depuis le 19 août, dans la vallée de la Morawa, aux alentours d'Alexinatz. Ces combats ont en quelque sorte masqué le mouvement de jonction ordonné par le généralisme turc, Abdul-Kérim, et exécuté avec une grande précision par les généraux Ahmed-Eyoub Pacha et Ali-Saïb-Pacha.

Ce mouvement s'étant accompli, une grande bataille a été livrée le 1er septembre, dans laquelle les troupes impériales ont emporté d'assaut les fortifications élevées par les Serbes sur les montagnes qui environnent Alexinatz. Le soir de cette sanglante journée, les Turcs étaient maîtres

de toutes ces positions, le gén. Tcherniaïeff évacuait Alexinatz avec les débris de ses troupes pour gagner le camp retranché de Deligrad, et une partie de l'armée ennemie se portait dans la même direction pour essayer de lui couper la retraite.

Nos dessins représentent différents incidents de la lutte cruelle qui a eu lieu dans la presqu'île des Balkans. L'un montre le long bourg de Florentin le lendemain de son bombardement par les Turcs ; un autre, un monitor turc stationnant devant Routschouk, que l'on aperçoit au fond. Routschouk est le chef-lieu d'un vilayet et renferme 40,000 habitants environ. Cette ville n'a pas de monuments, mais elle présente un aspect pittoresque. Elle est entourée de fortifications, au pied d'une colline que couronne la citadelle, qui domine le Danube. En face, sur la rive valaque, se trouve le port de Guirgevo.

Le troisième dessin représente une vue d'Albanie, très-pittoresque : un pont sur le Drin, au milieu des montagnes, et sur lequel il faut passer pour se rendre sur le territoire des Mirdites. Cette tribu albanaise, mais indépendante, compte 20,000 catholiques, dont le chef réside dans un petit village d'une trentaine de maisons, au milieu des montagnes. Il y a une quinzaine d'années, la Turquie, pour se rattacher plus étroitement le prince Bib-Doda et les principaux chefs des Mirdites, leur distribua des titres et des pensions. Doda eut le grade et les appointements de pacha. Il est mort laissant un fils qui doit avoir seize à dix-sept ans, son successeur, que les Turcs gardent en ce moment comme otage, pour s'assurer de la neutralité de sa tribu. Pendant ce temps, la mère du jeune homme préside aux affaires du pays. Une particularité singulière : Jamais les Mirdites ne prennent femme dans leur propre tribu. Le plus pauvre comme le plus riche va toujours ravir sa femme à l'une des tribus musulmanes voisines, la fait baptiser, puis l'épouse. Quant aux femmes, elles se marient à des Albanais d'autres tribus.

Jean-Baptiste revenant de Philadelphie chargé de médailles.

Cette allégorie ne demande guère d'explication. Elle représente, à l'évidence, le gros contentement, le bonheur parfait, l'orgueil flatté qui résultent du succès. Comme l'on sait, le Canada s'est distingué à l'exposition. Notre système d'éducation a tellement attiré l'attention, que les délégués de la France et du Japon sont venus ici l'étudier de plus près. Nos richesses minières et forestières, la multitude et la variété aussi bien que l'excellence des produits de notre industrie, ont étonné le monde civilisé, qui ne s'attendait guère à trouver tant de civilisation sur les quelques arpents de neige abandonnés jadis par la France. Dans l'agriculture, nous sommes également distingués, ainsi que dans l'élevage des animaux. Car, sur soixante-huit chevaux envoyés à l'exposition par le Canada, cinquante-deux ont eu des prix. Nous avons remporté, grâce à une maison bien connue à Montréal, MM. Thibault, Lanthier & Cie., le premier prix dans les fourrures ; éclipsant même la Russie, qui produit quelques-unes des fourrures préparées en Canada. Bref, succès sur toute la ligne, et notre allégorie n'exagère aucunement la satisfaction que chacun ressent à la vue des nombreuses récompenses décernées au Canada. G.-E. D.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception du troisième volume de la nouvelle série de livres de lecture graduée, par M. A. N. Montpetit, éditée par MM. J. B. Rolland et Fils, libraires, de cette ville.

Nous avons parcouru ce volume avec intérêt ; bien qu'il ne soit destiné qu'aux enfants, nous sommes sur que tout le monde y trouverait d'utiles connaissances et une lecture attrayante.

Le choix des morceaux est excellent, et l'enfant prendra certainement du goût à parcourir ces pages si bien écrites, quoique d'un style simple et toujours à la portée de son intelligence.

Le livre contient, à côtés des morceaux tirés des meilleurs auteurs français, plusieurs pages de nos écrivains canadiens racontant des épisodes intéressants de notre histoire.

Dans la cinquième partie, nous avons vu avec beaucoup de plaisir plusieurs morceaux de poésie canadienne. Il est bon d'accoutumer de bonne heure les enfants à lire les vers. Cette diversion aura un excellent résultat, en rompant la monotonie inséparable de la lecture de la prose.

Pour résumer, nous pouvons affirmer que ce troisième livre de lecture est une suite bien choisie et bien appropriée de ses deux devanciers, et qu'il recevra du public un accueil aussi favorable.

Il serait à désirer que toutes nos institutions primaires des villes et des campagnes l'adoptassent dans leurs premières classes.

Le prix de ce volume, qui est en vente chez MM. J. B. Rolland et Fils, n'est que de \$2.40 la douzaine. Pour un volume de plus de 300 pages et illustré de 56 gravures, ce n'est pas exorbitant.

LES LAPONS.—Les Lapons, dit le *Morning Star and Catholic Messenger*, sont divisés en trois classes bien distinctes : les Lapons des plaines, les Lapons des forêts et les Lapons pêcheurs. Tous ont un genre de vie particulier ; mais ils portent les mêmes vêtements, parlent la même langue et manifestent tous la même aversion pour les travaux des champs. Les Lapons pêcheurs ne sont pas nombreux dans la Laponie suédoise ; mais en Norvège, la plupart d'entre eux mènent une vie précaire et misérable dans les forêts du nord. Ils ne possèdent guère que leurs barques et leurs filets, et endurent quelquefois tous les tourments de la faim.

Un certain nombre ont des chèvres, mais ils ne comptent généralement que sur le produit de leur pêche dans les lacs, sur les bords desquels ils se sont construits des cabanes grossières. Les Lapons des forêts sont ensuite les plus importants. Leur richesse consiste principalement en troupeaux de rennes, avec lesquels ils errent en été à travers les forêts. Chaque famille a le droit de pacage sur une vaste étendue de terres boisées, moyennant une faible redevance au gouvernement. En été, les rennes se nourrissent d'herbes et de feuilles ; en hiver, ils se contentent d'un lichen blanc qui croît sur la terre dans les forêts.

Ils sont obligés d'écartier la neige avec leurs pieds de devant pour trouver cette plante. Lorsque la neige est trop épaisse, les jeunes rennes mangent le lichen abandonné par des rennes plus robustes. Lorsque la neige fond et gèle immédiatement ensuite, les rennes éprouvent les plus grandes difficultés à mettre le lichen à jour. Les Lapons en perdent alors beaucoup. Les rennes deviennent sauvages et vont à des distances considérables pour se procurer des herbages. Beaucoup d'entre eux meurent de faim, tandis que d'autres retombent dans l'état de nature. Ceux qui survivent sont très-affaiblis par les longues privations qu'ils ont endurées.

Les femmes laponnes n'ont pas l'habitude de rester dans la cabane avec leurs enfants. Lorsqu'elles vont à l'église avec leurs maris ou leurs parents, ces derniers font un trou dans la neige, y déposent les enfants soigneusement enveloppés dans des couvertures, relèvent la neige autour d'eux, laissant un chien pour les garder, et vont sans inquiétude faire leurs prières et assister aux offices. On voit souvent jusqu'à 30 enfants qui sont ainsi laissés à la porte des églises. Les Lapons prennent cette mesure afin de ne pas troubler le silence et le recueillement qu'ils observent dans les temples avec un respect tout religieux.

L'instinct de terre-neuvis les porte, on le sait, à se jeter à l'eau pour repêcher toute personne qui se noie. Si vous en doutez, ne faites jamais part de vos doutes à M. B..., il vous en cuirait.

Ce dernier se promenait, il y a quelques jours, sur les bords de la Marne, aux environs de Joinville-le-Pont, accompagné de son chien, *Turc*, magnifique terreneuve, et d'un ami. M. B... vantait la race intelligente et les qualités vraiment extraordinaires, disait-il, de son chien.

L'ami contestait. La dispute s'anima peu à peu et devint à ce point violente que, dans un mouvement irrésistible de colère, M. B... jeta son ami de la rive au milieu du fleuve. *Turc* aussitôt de s'élançer, de saisir l'infortuné par une basque de son habit, et de le ramener à terre. Mais, par malheur, le hasard voulut qu'un autre terreneuve se trouvât de l'autre côté de la rive. Il plonge à son tour, saisit l'autre basque de l'habit, et fait tous ses efforts pour entraîner l'homme et le chien vers le bord qu'il vient de quitter.

L'habit était solide, les chiens d'égalé force, si bien que l'infortuné ami, au milieu de ses deux sauveteurs, courait grand risque de se noyer. Le maître de *Turc* fut donc obligé de se jeter à l'eau à son tour pour rompre l'équilibre et sauver son ami.

Celui-ci, le croirait-on, nie plus que jamais l'intelligence des terreneuves, et s'est brouillé pour la vie avec M. B...

—Ce n'est pas le certificat d'une personne dont on peut soupçonner la véracité, mais bien, au contraire, l'affirmation d'hommes qui ont, avant tout, à cœur le respect et l'honneur de la profession pour objectif. Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul dans la Puissance qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables. C'est à l'acheteur, s'il ne veut pas être trompé, à vérifier lui-même l'exactitude de la préparation qu'on lui offre sous le titre de Vin de Quinine. Allez donc chez MM. Devins et Bolton et vous serez satisfaits.